

ECRICOME PREPA 2024

Culture générale

505181

HAMDANE

RAYANE

25/03/2004

Note de délibération : 19.2 / 20

Numéro d'inscription

5 0 5 1 8 1



Né(e) le

2 5 / 0 3 / 2 0 0 4

Signature

Nom

H A M O A N E

Prénom (s)

R A Y A N E

19.2 / 20

Ecricome

Épreuve : Culture Générale

Sujet ☒ 1 ou ☐ 2

(Veuillez cocher le N° de sujet choisi)

Les feuilles dont l'entête d'identification n'est pas entièrement renseigné ne seront pas prises en compte pour la correction.

Feuille

0 1 / 0 2

Numéro de table

0 1 9

« La guerre, c'était tout ce qu'on ne comprenait pas » selon Baramu dans le Voyage au bout de la nuit de Céline. Pourtant, la guerre est censée être rationnelle, non seulement dans son origine (défense d'intérêts stratégiques par exemple) mais aussi dans son déploiement ; on planifie des stratégies de guerre, on raisonne, on rationne. Malgré tout, ceux qui sont au cœur de la violence ne la comprennent paradoxalement pas ; et à la fin de la guerre, on se demande toujours comment on a pu en arriver là. C'est comme si une violence à première vue rationnelle révèle toujours en apocalypse son absurdité. Alors, y a-t-il une violence rationnelle ? Ce serait une violence préméditée, choisie en pleine conscience après avoir pesé le pour et le contre. Est-ce pour autant une bonne violence ? Elle n'est pas nécessairement une violence pour un plus grand bien en ce qu'elle peut simplement servir celui qui la commet. Le violent semble alors mettre la violence au service de sa raison pour arriver à ses fins. C'est ainsi que la violence rationnelle, du latin ratio, découpe, analyse, avant de s'exercer : elle calcule le ratio entre le pour et le contre. Dès lors, elle se distingue de la violence logique ; par exemple, la violence naturelle est logique car explicable ; les phénomènes météorologiques et géosismiques sont compris par la science car ils suivent une logique, mais ils ne sont pas rationnels car non justifiables. En d'autres termes, on peut répondre au « pourquoi ? » mais pas au « pour quoi ? ». La violence rationnelle est alors censée avoir un « pour

quoi ? » , mais, en tant que force démesurée pour appliquer une contrainte, elle semble échapper à la raison. D'abord par sa démesure ; elle est par essence déraison en ce que le ratio entre le bien et le mal est par définition démesuré, déséquilibré. Puis, la violence, comme contrainte, a au fond toujours raison ; elle se justifie d'elle-même en imposant sa vérité. Il n'y a pas besoin de « pour quoi » pour la violence : elle crée sa propre raison. Ainsi, est-ce la violence qui se met au service de la raison ou la raison qui se met au service de la violence ? Une violence subordonnée à la raison supposerait la capacité de la maîtriser pour l'utiliser comme outil, or, peut-on jamais contrôler la violence ? Et si c'est la raison qui se met au service de la violence, la violence rationnelle n'en est-elle pas d'autant plus destructrice ? Car en la planifiant, on la rend plus efficace, puissante ; c'est peut-être même dans l'intérêt de la violence que de se dire domptable. En définitive, N'est-ce pas précisément la logique de la violence que de feindre la raison ? Si l'homme semble capable d'utiliser la raison pour la violence, cette illusion peut mener à une perte de contrôle voire une emprise de la violence sur la raison. Dès lors, il convient de reconnaître par la raison sa faillibilité en tant qu'homme pour être capable d'une vraie violence rationnelle.

Si l'homme est capable d'une violence rationnelle, c'est parce qu'il est profondément libre : c'est son essence. Cette liberté condamne l'homme au choix ; et pour choisir, il faut poser le pour et le contre, et ce rationnellement. Dès lors, le choix de la violence est nécessairement rationnel en ce qu'il naît d'une réflexion préalable et d'une décision prise en toute conscience. Sartre explique ainsi dans l'Existentialisme est un humanisme qu'étant donné que « l'existence précède l'essence », c'est-à-dire que les hommes se définissent par leur choix et leurs actes, tout choix et donc acte est une expression profonde de liberté, y et de l'être

compris la violence. Ainsi, la violence des hommes est rationnelle, c'est-à-dire qu'il existe un « pour quoi ». Par exemple, dans le dilemme du « Trainway », où nous avons le choix entre ne rien faire et laisser un train tuer 5 individus ou le dévier pour n'en tuer qu'un seul, l'intérêt est d'exprimer sa liberté en faisant un choix violent certes, mais rationnel. Je tue car j'ai actionné le levier qui a causé la mort de cet homme qui n'était pas censé mourir; je suis un meurtrier. Mais je suis un meurtrier rationnel, car j'ai pesé le pour et le contre et exprimé ma liberté pour exercer cette violence rationnelle pour un moins grand mal. Et ceux qui se déroberaient à leur liberté, en ne se pensant responsable n'ils me font rien, Sartre les appelle les « salauds ». Et l'inaction est action, ne rien faire est un choix; le salaud, en pesant le pour et le contre, a simplement préféré sa bonne conscience, au prix de quatre morts supplémentaires; c'est donc toujours une violence rationnelle. Elle découle toujours d'un choix fait consciemment : elle est profondément rationnelle, ce qui ne signifie pas pour un moins grand mal.

Cette liberté qu'a l'homme rend ses violences d'autant plus rationnelles qu'elles peuvent être planifiées. La préméditation permise par la capacité à raisonner ouvre la porte à des violences qui n'auraient pas existé si elles étaient simplement subordonnées aux émotions. Cette idée est illustrée par le Caravage dans son œuvre Judith décapitant Holopherne. On y voit Judith, symbole de la ruse, assassiner un Holopherne affaibli par l'alcool. Mais Judith détourne le regard, comme si ses émotions lui demandaient de ne pas tuer. Or, son choix est fait, sa violence est rationnelle, car dotée d'un « pour quoi » et préméditée avec ruse et raison. Pire, Machiavel préconise pour le Prince de simplement faire fi de ses émotions pour gouverner, et faire usage de la raison pour arriver à ses fins. Si la faiblesse de Judith était compensée par sa ruse, la ruse peut également servir pour cacher la faiblesse aux yeux de tous. Ainsi Machiavel recommande une mise en scène de la force du prince pour asseoir son autorité. C'est comme cela que Big Brother commet quotidiennement une violence rationnelle contre Emmanuel Goldstein, « ennemi d'Océania » dans 1984 de George Orwell. Il existe tout un protocole rationalisé pour feindre la force, et ainsi la violence rationnelle est utilisée pour des démonstrations d'autorité et de pouvoir en insufflant la peur chez les Océaniens, comme l'a conseillé Machiavel.

La violence rationnelle n'est alors pas une violence pour la violence, mais simplement servant des fins supérieures par une planification stratégique.

Cette capacité qu'a l'homme à planifier, et élaborer des stratégies a permis de rationaliser les rapports conflictuels entre les hommes. En effet, si l'on entend violence rationnelle au sens (paradoxal, certes) de mesurée, la loi du Talion est précisément une violence rationnelle. En effet, l'impératif "œil pour œil, dent pour dent" impose un ratio de 1 entre violence subie et perpétrée : elle permet de rationaliser les rapports humains pour ne pas tomber dans la démesure. Et si selon Hobbes dans le Chapitre XIII du Léviathan la violence des hommes à l'état de nature était rationnelle car ils étaient doués de logos, il a fallu établir un contrat, lui aussi rationnel, pour transférer la violence à une entité supérieure. En effet, à l'origine, si la vie des hommes était "miserable", c'est parce que la vengeance justifiait rationnellement la violence. L'établissement de l'état permet la mise en place d'une violence d'autant plus rationnelle qu'elle est non seulement justifiée mais aussi planifiée.

Cette capacité à planifier, déterminer et justifier sa violence devrait les rendre mesurées. Pourtant, ce n'est pas toujours le cas, alors même que la violence a été pensée au préalable par le violent. Ainsi, il semblerait plutôt que la violence a une emprise sur la raison et la parasite. Même le fort semble ne pas être épargné par la possibilité d'une perte de contrôle. Ainsi, Simone Weil explique dans L'Illade ou le poème de la force que l'empire de la force s'étend même chez le violent. Ainsi, la force a un pouvoir non seulement sur celui qui la subit mais aussi sur celui qui la perpétre. La violence oblige alors la raison du violent qui devient subordonnée à sa propre force. Le fort tombe dans un sort d'ivresse, l'hubris, qui fait passer sa violence rationnelle de la mesure à la démesure. Napoléon incarne clairement ce phénomène : après coup, cela paraît substantiellement moins rationnel d'attaquer la Russie en hiver... Ainsi Chateaubriand décrit dans ses Mémoires d'outre-tombe un Napoléon que le "remord de la gloire" poursuit, inlassablement, alors qu'un soldat ayant perdu ses jambes se traîne vers lui, suppliant de ne pas être abandonné à l'hiver.

Numéro d'inscription

5 0 5 1 9 1



Né(e) le

2 5 / 0 3 / 2 0 0 4

Signature

Nom

H A M D A N E

Prénom (s)

R A Y A N E

19.2 / 20

Ecricome

Épreuve : Culture Générale

Sujet ☒ 1 ou ☐ 2

(Veuillez cocher le N° de sujet choisi)

Les feuilles dont l'entête d'identification n'est pas entièrement renseigné ne seront pas prises en compte pour la correction.

Feuille

0 1 / 0 2

Numéro de table

0 1 9

Russe. Le remord de la gloire, c'est en réalité un remord de l'hubris, l'autre face de la pièce de la gloire, et tout cela a été permis par la force, qui reprend inexorablement son dû, car l'empire de la force semble bien incontestable : la raison semble subordonnée à la violence.

Cette subordination révèle peut-être même une antériorité de la violence au plan temporel. En d'autres termes, la violence précède la raison, entendue comme justification. C'est ainsi que le professeur Slavoj Žižek explique comment Daisetsu Suzuki, tenant du zen bouddisme, justifiait les violences japonaises contre la Chine. En effet, il expliquait aux japonais, pour les rendre ~~violents~~ capable de violence, qu'ils étaient comme des « outils du cosmos » dans « le ballet » de la guerre et que c'était dans la logique de l'univers que les Chinois devaient mourir. Cette justification spéieuse de la violence contre les Chinois révèle que la violence entrant que force établir elle-même sa propre vérité pour se justifier. Et comme contrainte, la violence fait de sa vérité la vérité. Alors, quelle que soit la justification, la violence a raison : la violence précède la raison. Cette idée est illustrée dans la Condition humaine d'André Malraux où Tchen, révolutionnaire communiste, est sur le point d'assassiner un ennemi endormi. Lui qui a ses raisons devrait le faire sans hésitation ; mais en voyant qu'il ne se réveille pas où le faire, la force au sens de Weir lui chuchote des raisons spéieuses à l'esprit. Elle étend son empire sur lui, en le faisant - et il y voit - sacrificiellement missionné, qui n'y peut grand chose. Au final, « c'était toujours à lui de choisir », mais qu'on sa volonté plie, la force étend son emprise, et, la violence étend son entreprise, donnée selon lui par un pouvoir sacré, il assassine. Mais au fond, ici, le violent se sait toujours violent.

Le pire, c'est quand la violence persuade le violent qu'il ne l'est pas. Au fond, la violence qu'il fait est tellement rationnelle qu'il fait le bien, non ? Pire, sans emprise est telle que la violence devient banale. Ainsi, la violence nationale, entendue comme rationalisée, ne se voit même plus ; du moins c'est l'illusion qu'elle crée chez le violent. Ainsi, Hannah Arendt explique dans Eichmann à Jérusalem : la banalité du mal que la violence nazie était rationalisée à un point presque bureaucratique, ce qui la rendait invisible aux yeux du violent. La violence nationale devient alors la pire des violences, car non seulement elle obscurcit la raison du violent et se renforce ainsi, mais par la même, elle le rend aveugle face au déploiement de la violence, ce qui multiplie la capacité du violent d'être toujours plus. Comme manipulé, il est sous l'emprise de la violence alors qu'il croit être national.

Dès lors, il est primordial pour l'homme de reconnaître en toute humilité ses faiblesses, pour permettre l'existence d'une violence vraiment rationnelle. En effet, il est incontestable que l'homme est un être de passion, dont la raison est inextricablement liée à ses émotions. Ainsi, Freud explique dans son Malaise dans la civilisation que l'homme est mu par des pulsions, dont Tanathos, une pulsion de mort. La raison s'oppose à ces pulsions qui existent toujours malgré tout et peuvent mener à ce qu'il appelle un « retour du refoulé ». En d'autres termes, l'enfouissement de ces pulsions mène nécessairement à une explosion violente. Dès lors, se penser capable de violence nationale, c'est prendre le risque de perdre le contrôle. Et les « réactions psychiques d'ordre éthiques » sont du « mauvais » sont parfois, comme dans le cas de Tchen, incapables de rivaliser avec l'emprise de la force. En d'autres termes, l'homme est faible et ne peut se dire capable de violence pleinement rationnelle.

En acceptant cette faiblesse et la reconnaissant, l'homme, humble peut se

connaître soi-même et limiter ces risques. Ainsi, la seule violence rationnelle pleinement, c'est celle que l'on se fait à soi-même. En effet, en se dépassant, analysant, notre raison peut faire violence à notre âme déréglée au sens de la ripostition de l'âme définie par Aristote dans son Éthique à Nicomaque au chapitre X. En effet, la violence rationnelle devient ici une violence de la raison, pour la faire mesurer. En se faisant violence, c'est-à-dire en se contraignant, la violence devient rationnelle au sens d'un ratio équilibré : c'est une force contraignante qu'on s'exerce contre soi-même pour être mesuré. On se refuse à ses passions et on se refuse à l'hubris grâce à une connaissance du bien permise par l'âme rationnelle ; c'est la seule vraie violence rationnelle ; celle contre soi-même.

Et cette connaissance de soi qui permet la mesure doit alors s'étendre à l'autre. Une violence rationnelle peut alors être entendue comme une violence contre l'idée dans une logique dialectique de confrontation à l'autre. En effet, si la violence rationnelle permet une connaissance de soi si elle est tournée vers soi-même, une violence tournée vers les idées de l'autre, en les confrontant aux siennes, peut construire la connaissance. Ainsi, les violences rationnelles du débat, les violences des raisons, peuvent - si elles sont mesurées - être fécondes d'idées. C'est ce qu'explique Montaigne dans le chapitre « de l'art de conférer » dans ses Pensées. En effet, il y préconise la violence du débat ; les idées doivent se confronter de manière virulente pour être fécondes. La « mollesse » dans un débat génère du désintérêt et il est alors nécessaire de se confronter à l'autre en une violence des raisons pour accéder à la connaissance. La violence est alors bien rationnelle car non seulement mesurée, elle est justifiée et féconde ^{plus que créatrice destructive}. Dans les mêmes Essais, Montaigne se fait avocat du « relativisme culturel » en montrant que la connaissance de l'autre, au sens de différent, est riche en apport en dépit de la violence à nos structures de pensées que cause la rencontre. En somme, cette confrontation des idées, véritable violence rationnelle faite à soi-même, en créant plus qu'elle ne détruisant a un ratio positif : il faut s'y résoudre.

Dès lors, la logique de la violence est-elle de se dire rationnelle ? C'est en effet le ^{déplatement de}

C'est quand elle est tournée vers les autres ; car si l'homme semble libre et jouir de sa liberté en utilisant la violence pour servir sa raison, il n'en reste pas faible face à l'emprise qu'a la violence sur lui. Ce qu'il croyait être mesuré et donc rationnel devient démesuré une fois qu'il a perdu le contrôle sur sa force ; c'est précisément le stratagème de la violence que de se laisser apprivoiser, avant de contrôler de l'intérieur. Dès lors, la vraie violence rationnelle est celle que l'homme se fait à lui-même par sa raison : il doit se détruire pour se renier continuellement, en se faisant violence pour triompher de la bête tapie en lui, et en faisant par la raison violence à ses idées, en confrontant l'autre et en s'ouvrant, laissant le mal en lui vulnérable face aux attaques de la raison. C'est ainsi que c'est une fois vulnérable que l'on se rend compte de l'irrationnalité de la guerre, comme Baudouin. C'est dans la terre, la boue, que nous sommes littéralement humble, et voyons le stratagème de la violence, qui se fait passer pour rationnelle. C'est précisément quand on est le plus faible et qu'on ne connaît cette faiblesse qu'on accède à l'épiphanie de la violence vendue comme étant rationnelle par les dirigeants loin du front.